

AVERTISSEMENT.

Le *tableau* que l'on trace d'une nation, comme le portrait d'un homme, sorti de la main du peintre, demeure très peu de temps en état de ressemblance parfaite avec l'original. Cela se conçoit : une nation ne se soustrait pas plus que les individus au cours dévorant des passions et des idées ; elle vieillit vite, elle se transforme, et le tableau qui la représentait jadis diffère bientôt de traits, de costume et de couleur avec les choses actuelles.

D'où résulte qu'un *tableau de Paris* est un livre qui devient nécessaire une fois au moins tous les cinquante ans. Nous tous, nous sentons le besoin de faire, à un jour donné, l'inventaire de notre situation morale et physique, et d'établir, à époques fixes, la balance de nos profits et de nos pertes, ou, si l'on veut, de nos progrès et de nos erreurs.

C'est dans cette pensée que les éditeurs, préoccupés de réédifier pour le XIX^e siècle l'œuvre populaire de MERCIER, ont voulu que la *Grande Ville* fût un livre complet.

Il y avait deux conditions inhérentes à ce but : il fallait d'abord embrasser une immense variété de matières, et choisir ensuite pour chacune d'elles un écrivain dont le genre pût s'y approprier.

Au surplus, la classification du travail se présentait d'elle-même. Il en est à peu près des grandes agglomérations d'hommes comme de terrains pris sur une vaste échelle ; ils apparaissent en couches superposées, et plus l'agglomération est considérable, plus ces différentes zones se caractérisent à l'œil ou à l'esprit. Or la masse parisienne, sans tenir compte des nuances intermédiaires, se compose de trois catégories qui sont pour ainsi dire trois sociétés distinctes et indépendantes entre elles : c'est la classe populaire, la petite bourgeoisie, et le monde élégant. Il a donc suffi de rechercher les types ou les faits les plus saillants dans chaque série, pour arriver à une nomenclature aussi satisfaisante que possible.

Restait néanmoins le second problème à résoudre. Un livre, lorsqu'il a pour objet le développement d'un drame ou la manifestation d'une idée, gagne à demeurer homogène dans le fond comme dans la forme, mais cette nécessité se modifie lorsqu'il s'agit de peindre une société tout entière. Les hommes qui voient la société en face sont très rares : philosophes, critiques, écrivains, artistes ou gens du monde, ils sont tous placés de manière à ne la voir guère que de profil ; le reste demeure pour eux dans l'ombre. Le plus grand reproche qu'on ait fait à MERCIER est d'avoir ramené tous ses tableaux à une couleur systématique, qui la plupart du temps n'était pas celle du sujet, et d'être tombé à chaque pas dans des négligences ou des erreurs inévitables chez un homme qui, sans tout connaître, voulait tout esquisser. Il eût donc été peu sage de remettre les destinées de la *Grande Ville* aux

soins d'une plume unique. Les éditeurs ont évité cet écueil, en choisissant des peintres différents pour chaque partie de cet immense tableau.

M. PAUL DE KOCK devait naturellement avoir une grande part au travail. Il était difficile de trouver un pinceau plus naïf et plus vrai pour les sujets qui viennent de former le premier volume. La petite bourgeoisie lui appartient de droit. Toutes ces charmantes pochades, prises au plus vif de la société moyenne, tous ces types qui se rencontrent sur les limites du Paris souterrain et du Paris élevé, et même pour aller plus bas, toutes ces physionomies pleines de naturel et de franchise des classes populaires, devaient forcément jaillir d'une plume qui marie si bien la bonhomie du style à la simplicité du sujet. Aussi le succès du premier volume a-t-il prouvé combien les éditeurs s'étaient heureusement adressés.

Ce cadre épuisé, ou pour mieux dire rempli, d'autres tableaux se présentaient. Le titre de l'ouvrage, après le livre *comique*, annonçait une œuvre *critique*, et pour obéir à ce programme, il fallait nécessairement toucher à des sujets plus vastes et plus palpitants. Les peintures légères devaient bien encore se rencontrer çà et là : les *restaurants*, par exemple, les *petits théâtres*, les *marchands d'habits*, les *ri-voyeurs*, les *banquistes*, et d'autres sujets semblables pouvaient se rattacher encore par quelque point au sens général ; mais nous avons devant nous le monde politique et littéraire dont l'examen exigeait des allures presque militantes ; nous avons surtout à peindre cette reine toujours debout quoique incessamment frappée, qui craint la vérité plus que la calomnie, et devant qui reculent les plus braves : la *Presse Parisienne* !

Il fallait, pour saisir le géant corps à corps, un de ces

robustes courages, un de ces hommes qui ont pour habitude de marcher dans leur force et dans leur liberté... Nommer le champion, c'est révéler combien la lutte sera chaude et passionnée, c'est exprimer d'avance tout l'intérêt qu'excitera dans le public ce tournoi de l'esprit contre la critique. Disons donc que M. DE BALZAC a bien voulu descendre dans cette redoutable arène.

Un mot pour finir sur l'exécution matérielle. L'illustration est un luxe désormais nécessaire. Elle a été doublée pour ce second volume, au moyen d'une gravure hors texte qui accompagnera chaque chapitre, ou d'un haut de page qui formera un sujet de grande dimension. En outre, le texte a été resserré, et le second volume, devenu compact, présentera la matière de deux volumes in-8° ordinaires. Cette double mesure aura pour effet de permettre aux écrivains comme aux artistes de passer en revue beaucoup plus de sujets, avec beaucoup plus de détails, sans que le prix de l'ouvrage soit augmenté.

L'entreprise est considérable, mais l'accueil fait au premier volume est un encouragement pour le second. Les éditeurs ont compris d'ailleurs que ce livre pouvait être une grande chose, et que ce but une fois défini, rien ne devait être épargné pour l'atteindre. Ils ont l'espoir d'y réussir.

M. F.